

Les origines mythiques des Pyrénées dans l'Antiquité gréco-latine*

François RIPOLL
Université de Toulouse II-Le Mirail

L'origine du nom des Pyrénées est considérée comme une énigme de nos jours comme elle l'était déjà dans l'Antiquité ; et comme le faisaient déjà les Anciens, les auteurs modernes proposent tant bien que mal des hypothèses explicatives en privilégiant soit l'étymologie, soit la mythologie, soit éventuellement en mélangeant les deux¹. Je voudrais pour ma part essayer de présenter ici l'ensemble des données du problème, avant de proposer à mon tour, à partir d'un raisonnement fondé sur les vraisemblances, une tentative d'élucidation qui conservera, comme les précédentes, un caractère hypothétique. Je reprendrai donc dans un premier temps les explications strictement étymologiques, dont l'insuffisance est manifeste, avant d'examiner plus longuement l'explication mythologique, fondée sur une légende mal connue, souvent déformée, et insuffisamment étudiée, pour tenter enfin de proposer une solution plausible, fondée, comme on va le voir, sur la combinaison des deux.

*

Les explications étymologiques se subdivisent en deux grandes catégories : les unes font remonter l'origine du nom à une racine grecque, les autres à une racine celtique ou pré-celtique, en tout cas indo-européenne, avec, nous le verrons, des ramifications possibles.

Commençons par l'origine grecque. Elle se fonde sur une constatation objective : le nom de Pyrénées est à l'évidence un nom grec. On le trouve pour la première fois chez Hérodote (II, 33) sous la forme Πυρήνη, ης, féminin singulier. On le retrouve sous cette forme tant en grec qu'en latin (où la forme grecque est purement et simplement décalquée) chez nombre d'auteurs postérieurs². Mais le plus souvent, on rencontre un adjectif formé sur le radical de ce nom (Πυρηναῖος en grec, *pyrenaeus* en latin), soit substantivé au neutre pluriel, soit épithète de noms signifiant « montagnes » (ὄρη en grec, *montes*, *iuga* ou *saltus* en latin³).

* Cet article est la version remaniée d'une conférence faite à l'Université du Temps Libre de l'Université de Toulouse II le 3/3/2008. Il a été publié dans *Pallas* [Revue d'Histoire antique de l'Université de Toulouse] n°79, 2009.

¹ Comme exemple de ce flottement, on peut voir les notices consacrées à ce problème dans deux dictionnaires récents de toponymie : Cherpillod, 1986, p. 379-380, et Deroy et Mulon, 1992, p. 393-394. Il n'y a rien à tirer en revanche du *Dictionnaire des Pyrénées* publié par les éditions Privat en 1999 sous la direction d'A. Lévy : l'article « étymologie » ne présente, sous la plume d'O. Bourgeois-Bertin, qu'une version fantaisiste du mythe de Pyréné, sans référence et sans le moindre commencement d'enquête sérieuse.

² Cf. Arist., *Meteor.*, I, 13 (350 b) ; Strab., III, 4, 11 ; IV, 1, 1 ; 1, 3 ; 1, 6 ; 1, 13 ; IV, 2, 1 ; 2, 3 ; Ptol., II, 7, 3-4, 10, 1 ; App., *Iber.*, I, 1, « Métrodore », *Anth. gr.*, XIV, 121, 7-8 ; Tib., I, 7, 9 ; Sén., *Phaedr.*, 69 ; Sil., *Pun.*, I, 190 ; IX, 230 ; XIII, 699 ; XV, 451, 791 ; XVII, 641 ; Avién., *Or. mar.*, 562, 559 ; Ausone, XI (*Ordo urbium*), 18, 5.

³ Cf. Pol., III, 35, 7 ; 39, 4 ; 40, 1 ; Diod., V, 32, 35 ; Strab., IV, 1, 1 ; Eusthate (éd. C. Müller, *G. G. M.*, II, 1981, p. 267) ; Liv., XXI, 23, 4 ; 24, 1-2 ; 30, 5 ; XXXIV, 8, 5 ; Mela, II, 81, 84 ; Sén., *Consol. Helv.*, VII, 2 ; *Quest. Nat.*, I, fr. 9 ; Plin., *N. H.* III, 32 ; VII, 96 ; XXXVII, 15 ; Sil., *Pun.*, III, 415 ; Flor., *Vergilius...*, II, 3 ; Vibius Sequester, *De fluminibus...*, s. v. ; Avién., *Or. mar.*, 565 ; *Diuisio orbis terrarum*, 8 ; Sid. Apoll., *Carm.*,

Toutefois, dans la première attestation du mot, Pyréné ne désigne pas la montagne elle-même, mais une ville⁴. C'est le cas précisément chez Hérodote (II, 33), ainsi que chez le géographe-poète Aviénus⁵ (*Ora maritima*, 558-561). Il s'agit, d'après le second, d'une ville riche située aux confins du pays des Sordes⁶ et entretenant des rapports commerciaux avec Marseille. Le recoupement avec Tite-Live, XXXIV, 8, 4, permet d'ajouter (si le port de Pyréné mentionné par l'historien s'identifie bien à la Pyréné d'Hérodote) qu'il s'agit d'une ville portuaire. Les spécialistes modernes ont beaucoup débattu sur l'identification de cette mystérieuse ville de Pyrène⁷. On a proposé Ensérune (sans doute trop au Nord), Rosas (trop au Sud), Elne (trop au centre), et surtout Port-Vendres, qui semble mieux convenir pour la localisation. Le problème est que l'emplacement actuel de Port-Vendres ne semble pas avoir abrité de véritable agglomération dans l'Antiquité⁸. Il faut donc renoncer à voir en Pyrène le « nom ancien » d'une ville antique rebaptisée Port-Vendres à l'époque romaine. Il s'agit plus vraisemblablement de Collioure, dont le nom indigène, Caucolibéri, nous est bien connu⁹ (même si les attestations en sont tardives). A cela je me permettrai d'ajouter deux remarques. D'une part, que le nom grec soit plus anciennement attesté n'implique pas forcément qu'il soit d'un usage plus ancien : le nom indigène et le nom donné par les colons grecs ont pu être en usage simultanément, les auteurs grecs qui nous fournissent les premières attestations utilisant préférentiellement le second. D'autre part, que le nom de Pyréné soit attesté comme nom de ville (chez Hérodote) avant de l'être comme nom de montagne chez des auteurs postérieurs n'implique pas forcément que ce soit la ville qui ait donné son nom à la montagne, comme on le dit parfois ; cette hypothèse ne fait du reste que déplacer le problème, et l'origine du nom reste aussi mystérieuse dans un cas que dans l'autre¹⁰. S'il est vrai que, pour des raisons que nous tenterons de préciser plus loin, le nom de Pyréné semble plus spécifiquement attaché au secteur du Cap Béar¹¹, il est fort possible que ce nom ait été étendu par métonymie à la fois à la ville la plus proche (Collioure) et à la chaîne montagneuse dont il constitue en quelque sorte le poste avancé. Quoiqu'il en soit, le problème de l'origine du nom reste entier. Une seule chose est sûre : tel qu'il est, il s'agit bien d'un nom grec.

Cette allure incontestablement grecque a amené les érudits, dès l'Antiquité, à rattacher l'étymologie des Pyrénées au nom grec πῦρ signifiant « le feu ». De là une série d'explications « rationalistes » s'efforçant de mettre ce nom en relation, d'une manière ou d'une autre, avec le feu. La première nous est proposée par Diodore de Sicile (V, 35), qui reprend peut-être une explication plus ancienne : dans les temps anciens, ces montagnes étaient couvertes de forêts épaisses, mais des bergers y mirent le feu, si bien qu'on les appela « Monts Brûlés ». Diodore ajoute que, lorsque les bergers eurent mis le feu aux forêts, l'argent se mit à ruisseler sur le sol : la thèse de l'incendie sert donc aussi à justifier l'existence de mines d'argent dans les Pyrénées, en liaison avec une théorie antique selon laquelle la présence de métaux dans les

VII, 527 ; Hieronymus presb., *Dimensuratio prouinciarum*, 21 : Jordanes, *Getica*, 165 ; Isid. Sév., *Orig.*, XIV, 8, 15 ; *CIL* XI, 3282.

⁴ Voir Chalon et Gayraud, 1980, p. 44-46.

⁵ Aviénus est un auteur du IV^e s. de notre ère, mais ses sources grecques remonteraient au Ve, voire au VI^e s. av. J.-C.

⁶ Sur ces derniers et leur localisation, voir *infra*.

⁷ Pour un état récent de la question, voir Ropiot, 2007, p. 82-83.

⁸ Voir en dernier lieu : Castellvi, Descamps et Salvat, 2006.

⁹ Cf. Chalon et Gayraud, 1980, p. 46.

¹⁰ A vrai dire, la plupart des hypothèses étymologiques présentées ci-dessous, qu'elles fassent référence aux notions de feu, de montagne ou de rochers, d'accordent mieux avec l'antériorité du nom de la montagne par rapport à celui de la ville.

¹¹ Cf. Avién., *Or. mar.*, 533.

flancs des montagnes s'expliquerait par l'embrasement général d'une terre originellement composée d'or et d'argent qui aurait fondu à la suite d'incendies¹². Cette explication par le feu se retrouve chez Isidore de Séville (*Orig.*, XIV, 8, 15), avec une justification différente : selon cet auteur, les incendies seraient dus à la foudre. Cette explication étymologique par le mot grec signifiant « le feu » est privilégiée par les Modernes¹³, même si certains la mettent en doute¹⁴. Ajoutons que certaines versions modernes s'efforcent de combiner cette étymologie « rationaliste » avec la tradition légendaire du mythe de Pyréné que nous étudierons plus loin, en attribuant l'incendie au bûcher funéraire de l'héroïne du mythe ; mais il faut souligner que cette association n'est attestée chez aucun auteur antique¹⁵ : il ne s'agit que d'une spéculation gratuite. Que penser de cette explication étymologique, apparemment rationnelle ? Tout d'abord, que ce n'est qu'une hypothèse : les auteurs anciens ont trouvé que le mot de Pyrénées offrait une certaine ressemblance avec le mot grec signifiant le feu, et en ont déduit qu'il y avait dû y avoir un feu à un moment donné ; ils ont dès lors inventé de toutes pièces un hypothétique incendie tout en se perdant en conjectures sur son origine possible. Bref, c'est une démarche où l'on ne confronte pas les mots et les choses (Diodore et Isidore de Séville n'avaient évidemment à leur disposition aucune attestation d'un authentique incendie ayant réellement eu lieu), mais où l'on réinvente les choses à partir des mots pour les faire « coller » à ces derniers. La probabilité de « tomber juste » existe, mais elle ne saurait être qu'accidentelle. De plus, l'explication par la racine *pyr-*, le feu, échoue à expliquer la forme complète du mot Pyrénées (tout comme d'ailleurs son genre féminin singulier) : la deuxième partie du mot reste obscure. Il existe bien un adjectif grec *êveós*, mais son sens (muet, idiot), ne donne rien de satisfaisant ici¹⁶. Force est de reconnaître que cette étymologie grecque est loin de résoudre tous les problèmes.

Venons-en à présent à l'étymologie celtique ou protoceltique. Elle se fonderait, si l'on suit le raisonnement de ses auteurs, sur l'hellénisation, sous la forme *Pyréné*, d'un nom en usage dans les populations indigènes de la côte orientale des Pyrénées, et plus précisément sans doute dans le secteur de l'actuelle « Côte Vermeille », à laquelle le nom de Pyréné semble plus spécifiquement attaché. Le fait est que le substrat de population indigène au moment de la colonisation grecque (VI-Ve s.) y est composé de deux groupes plus ou moins entremêlés : d'une part des Ibères, et d'autres part, des apports indo-européens à partir du IXe s. Parmi ces peuples, les géographes antiques distinguent pour leur part trois peuplades pour le Roussillon actuel :

- Les Sordes (ou *Sordones*) installés dans la plaine¹⁷. Leur territoire s'étend jusqu'à la mer et est traversé par trois fleuves, l'Agly, la Têt et le Tech. Aviénus mentionne également un étang et un marais « sordiques » (probablement l'étang de Salses¹⁸).

¹² La théorie est exposée par Strabon, III, 2, 9, mais remonte sans doute à des sources plus anciennes. Cette explication a inspiré L. Deroy et M. Mulon l'hypothèse d'une allusion aux fonderies de cuivre et d'étain pour justifier l'étymologie de Pyrénées en liaison avec le feu.

¹³ C'est le cas notamment de A. Cherpillod, ainsi que de Chalon et Gayraud, 1980, p. 38-39.

¹⁴ L. Deroy et M. Mulon émettent l'idée qu'il ne s'agit peut-être que d'une étymologie populaire.

¹⁵ ... pas plus, d'ailleurs que la version aberrante présentée dans le *Dictionnaire des Pyrénées* cité *supra*, où c'est le père de Pyréné qui met le feu à la montagne en poursuivant sa fille (!).

¹⁶ A. Cherpillod le tire de « muet » vers « secret » pour mieux l'accorder avec l'idée de feu, mais ce sens figuré ne semble pas attesté en grec ancien. De façon un peu contradictoire, le même auteur propose ensuite pour Pyréné le sens global de « semblable à la flamme » (rapproché du nom de la déesse celtique Bélisama), auquel l'étymologie grecque ne fournit guère d'appui.

¹⁷ Cf. Mela, II, 84 ; Plin., *N. H.*, III, 32 ; Avién., *Or. mar.*, 522 ; 558 ; 568.

¹⁸ Sur le problème des Sordes, voir Ropiot, 2007, p. 84-85 et Rico, 1997, p. 108-109.

- Les Ceretes ou *Cerretanoi*, que Strabon (III, 4, 11) qualifie d'Ibères¹⁹. Ils occupaient les hauts plateaux de la Cerdagne.

- Les Bébryces, situés par certains dans le cœur du massif des Albères²⁰. C'est par chez eux que serait passé Hannibal lors de son franchissement des Pyrénées en 218 av. J.-C. On connaît par ailleurs des Bérybraces (proches cousins des Bébryces?), en Espagne, dans les hauts pays de l'Ebre, ainsi que d'autres Bébryces en Asie Mineure, en Anatolie. Les spécialistes sont divisés sur les raisons de cette homonymie. L'idée selon laquelle ce sont les Grecs qui auraient emprunté le nom des Bébryces d'Asie pour baptiser ce peuple pyrénéen, contestée par les partisans d'une origine celtique des Bébryces²¹, a fait récemment l'objet d'une réévaluation par P. Moret²², d'où ressort la vraisemblance d'une importation onomastique de l'Orient vers l'Occident par le biais des Phocéens: une hypothèse dont nous verrons plus loin la fécondité pour l'explication du mythe de Pyréné.

Les chercheurs qui font remonter l'origine du nom de Pyrénées à une racine celtique ou, plus largement, indo-européenne, s'orientent vers deux pistes différentes.

Les uns, comme J. Lemoine²³, suivi par L. Deschamps²⁴, rattachent ce nom à une racine indo-européenne **pr-*, susceptible de se vocaliser en **por-* ou en **per-* (voire, indirectement, en **pir-*); racine liée à la notion de passage, de traversée. C'est d'elle que vient le grec *poros* « passage », le verbe *peirô*, « traverser », et, sans doute par l'intermédiaire de ce dernier, le nom du Pirée, le port d'Athènes. C'est de là aussi que vient le latin *portus*: un port, au sens originel du mot, c'est d'abord un endroit par où l'on passe, soit pour aller de la mer à la terre ferme, soit pour aller d'un versant à un autre d'une montagne. D'où l'abondance dans les Pyrénées des toponymes comportant cette idée de passage: Port d'Envalira, Port de Larrau, col de Port, le Somport; Saint-Jean-Pied-de-Port, et évidemment, le Perthus. Le fait est que les Pyrénées, si elles ont souvent servi de limite politique (entre Gaule Narbonnaise et Espagne Tarraconaise, puis entre la Septimanie et le reste du royaume wisigoth de Tolède), n'ont jamais été considérées comme une barrière infranchissable, traversées qu'elles ont été, dans les deux sens, tout au long de l'Antiquité, depuis Hannibal (218 av. J.-C.) jusqu'au roi wisigoth Wamba (673 ap. J.-C.) en passant par Pompée (71 av. J.-C.), César (49 av. J.-C.), l'empereur Constant (408 ap. J.-C.) et les Vandales (409). Bref, l'existence d'un toponyme indigène commençant par *per-* ou *pir-* en vigueur dans le secteur des Albères au moment de la colonisation grecque n'a rien d'in vraisemblable, loin de là (et nous verrons plus loin que d'autres arguments peuvent aller dans ce sens).

Mais cette explication par le « passage » est en concurrence avec une autre, celle de la montagne. En effet, certains Modernes²⁵ mettent en relation le nom des Pyrénées avec un mot celtique comportant la racine *bir-* et signifiant « la montagne²⁶ ». Il s'apparenterait au vieil irlandais *bri*, « hauteur », « colline » et au breton *ber*, « monticule », et dériverait d'une racine indo-européenne **bhergh*, « hauteur », que l'on retrouve notamment dans l'Allemand *Berg* et dans le grec *pyrgon*, « tour ». Selon certains²⁷, on en trouverait aussi la trace dans le nom du

¹⁹ Cf. Plin., III, 22, 23; Sil., *Pun.*, III, 357; Avién., *Or. mar.*, 550; voir Rico, 1997, p. 89-92.

²⁰ Cf. Sil., *Pun.*, III, 420, 443; XV, 494; Dion Cass., fr. 53 (Tzétzès, *Schol. Ad Lycophr.*, 516, 1305); Etienne de Byzance, s. v.

²¹ Cf. Sergent, 1988, p. 345-350.

²² Moret, 2006, p. 59-70.

²³ Lemoine, 1974, p. 194.

²⁴ Deschamps, 2004, p. 112-113.

²⁵ Cf. notamment Oldfather, p. 193 n. 3.

²⁶ A. Cherpillod envisage cette hypothèse, mais pour l'écarter en tant que coïncidence au profit de l'explication par le feu.

²⁷ Cf. R. Descazeaux, *Secrets et Sacré des Pyrénées*, Biarritz, 2005, p. 112.

Biros, rivière d'Ariège, ainsi que dans celui du pic de Biren. « Pyréné » signifierait donc « la montagne », tout simplement.

J'ajouterais pour ma part une variante possible à cette explication, sans aller jusqu'à la présenter comme « la bonne », tant ces spéculations étymologiques sont entourées d'incertitudes. Il existe un mot indo-européen **perunos*, reconstitué à partir du sanskrit *parvatas* (rocher, pierre, montagne) et du hittite *perunas* (rocher), associé à l'adjectif *perunant* (rocheux). X. Delamarre²⁸ rapproche cette racine du toponyme Pirin, qui désigne une montagne du Sud-Ouest de la Bulgarie. Le rapprochement avec les Pyrénées est évidemment assez tentant.

Ces étymologies en relation avec les notions de montagne ou de passage ont sur l'explication par le feu une supériorité : c'est qu'elles s'enracinent dans une réalité objective du terrain, à la fois montagne rocheuse et lieu de passage, surtout si l'on se focalise sur cette zone des Albères qui semble bien être le berceau du nom des Pyrénées. Mais, plus encore que l'explication par le feu (qui n'y réussissait que partiellement), elles échouent à expliquer la forme précise que prend ce mot grec. Pourquoi et comment un éventuel mot indigène commençant par *per-*, *pir-*, *ber-*, ou *bir-* a-t-il pu donner précisément, dans sa retranscription grecque ce nom de Pyréné, qui, outre son allure très hellénique, présente deux autres bizarreries : d'une part, son genre féminin, inhabituel pour une montagne, et d'autre part, surtout le fait que ce même nom existait déjà en grec dans un contexte tout à fait différent à une période probablement antérieure (un point que j'aborderai vers la fin de cette étude) ? En tout cas, si hellénisation il y a eu d'un mot indigène préexistant, force est de constater qu'elle ne s'est pas accompagnée d'un souci de réinterprétation sémantique liée à un souci de clarification du sens, comme c'est parfois le cas : on pense par exemple à la tribu gauloise des *Uxsubii*, que Polybe (XXIII, 10) rebaptise les Oxybiens pour donner un sens à leur nom en grec (« ceux qui ont une vie difficile »). La logique doit être ici d'un autre ordre, et il convient de tenter de la reconstituer. Un détour par le mythe va peut-être nous y aider.

*

La version mythique de l'origine du nom des Pyrénées présente l'avantage de justifier la forme féminine du mot : Pyréné (ou Pyrène) est une héroïne légendaire dont la triste histoire nous est racontée par une seule et unique source : l'épopée en 17 chants sur la Seconde Guerre Punique (*Punica*) écrite par le poète latin Silius Italicus dans les années 80-90 ap. J.-C. Après avoir raconté dans les deux premiers chants la geste tragique de la cité espagnole de Sagonte agressée par Hannibal, le poète aborde au chant III la traversée des Pyrénées par l'armée punique, en suivant sa source principale, la troisième décade de Tite-Live. Mais il interrompt le récit des événements historiques pour y insérer un récit étiologique, conformément à un procédé des poètes épiques latins issu de l'influence alexandrine²⁹ et dont Silius est lui-même très friand³⁰ : en l'occurrence, il s'agit de la légende d'Hercule et Pyréné³¹ (III, 415-440). La trame est la suivante : se rendant au pays de Géryon, Hercule séjourne chez le roi pyrénéen

²⁸ Delamarre, 1984, p. 188.

²⁹ On pense notamment au mythe d'Hercule et Cacus au chant VIII de l'*Enéide* (184-275), au mythe d'Hercule et Antée au chant IV de la *Pharsale* (591-660) ou au mythe de Linus et Corèbe au chant I de la *Thébaïde* de Stace (557-672).

³⁰ Cf. les *excursus* mythiques (ou semi-mythiques) sur Anna (*Pun.*, VIII, 1-231), sur le serpent de Bagrada (VI, 101-551), sur Falernus (VII, 162-211), sur Hercule et la fille d'Evandre (VI, 627-640), sur Zacynthos (I, 273-287) ou sur Trasimène (V, 4-23).

³¹ Pour une étude plus détaillée de ce texte, je renvoie à mon article (Ripoll, 2006) ainsi qu'à Asso, 2001.

Bébryx et, sous l'emprise de la boisson, viole Pyréné, la fille de son hôte. Celle-ci met alors au monde un serpent et, craignant la colère de son père, s'enfuit dans les montagnes où des bêtes sauvages la mettent en pièces. A son retour Hercule, désespéré, se lamente, crie le nom de Pyréné aux montagnes qui le conserveront pour l'éternité, et lui donne une sépulture.

Tel est l'unique récit que l'Antiquité nous a laissé, celui sur lequel sont bâties, en brochant plus ou moins à partir de ce canevas, toutes les versions que l'on peut trouver ici où là dans la littérature touristique ou régionaliste contemporaine³², moyennant un certain nombre de distorsions³³. En fait, tous ces auteurs modernes n'ont, pour la plupart, pas lu Silius Italicus, mais sont tributaires (plus ou moins indirectement) de la réinterprétation de ce dernier par un historien du XVIe s., Bertrand Hélie ; celui-ci, dans son *Histoire des Comtes de Foix (Historia Fuxensium Comitum, 1540)* a repris le récit du poète flavien, avec déjà quelques infidélités que les réécritures successives³⁴ n'ont fait qu'accentuer³⁵. C'est donc le récit de Silius et lui seul qui nous intéresse ici, puisqu'il est en fait notre source unique, et c'est lui que je voudrais en quelque sorte « autopsier » à présent.

La première question qu'il faut se poser est évidemment : Silius a-t-il inventé toute cette histoire d'un bout à l'autre, ou s'est-il contenté de réécrire à sa manière un récit plus ancien ? La question est pertinente, car il arrive parfois que les poètes inventent purement et simplement des mythes étologiques, et Silius lui-même propose au chant VII des *Punica* (v. 162 sq.) un récit fabuleux sur l'origine du vin de Falerne, le mythe de Falernus, que les commentateurs soupçonnent fortement d'être, si j'ose dire, de son cru³⁶. Mais dans le cas d'Hercule et Pyréné, nous pouvons heureusement affirmer que Silius n'a pas tout inventé : s'il est bien le seul à raconter cette histoire en entier, on y trouve néanmoins une allusion chez un auteur antérieur : Pline l'Ancien. A la fin d'un chapitre consacré à l'Espagne (*N. H.*, III, 8), celui-ci dit en effet : *At quae de Hercule ac Pyrene... traduntur, fabulosa in primis arbitror* (« Mais ce que l'on rapporte concernant Hercule et Pyréné... est entièrement fabuleux à mes yeux »). Comme l'*Histoire Naturelle* a été rédigée dans les années 70 ap. J.-C (la mort de Pline dans l'éruption du Vésuve en 79 nous donne un *terminus ante quem*) et que par ailleurs, le chant III des *Punica* a pu être daté, au moyen d'allusions historiques qu'il contient, de 83 ap. J.-C. environ³⁷, on est sûr que Pline ne fait pas allusion à Silius³⁸, et l'on peut supposer

³² On pense par exemple au Guide du visiteur de la grotte de Lombrives (Ariège), où les spéléologues ont donné le nom de « tombeau de Pyrène » à une concrétion stalagmitique affectant vaguement la forme d'un tumulus (cf. E. et R. Bodin, *Lombrives, la plus vaste grotte d'Europe*, Ussat-les-Bains, sans date, p. 11-12), ou encore au petit livre de Jean-Claude Pertuzé à destination de la jeunesse (*Pyrène*, Portet/Garonne, 1997), sans parler de tous les sites internet proposant une version plus ou moins librement réécrite de l'histoire de Pyréné (et aussi de l'article du *Dictionnaire des Pyrénées* cité *supra*).

³³ On remarque notamment que dans la version de Silius, il n'est pas du tout question de bûcher ou d'incendie : cet élément, on l'a dit, a été ajouté par des interprètes modernes pour faire coïncider la légende avec l'étymologie supposée.

³⁴ Le récit d'Hélie, rédigé en latin, est repris en français par Pierre Olhagaray, historiographe d'Henri IV, dans son *Histoire de Foix, Béarn et Navarre* (1609).

³⁵ Par exemple, Bertrand Hélie « expurge » le récit de Silius d'un détail qui le gêne : le serpent issu de l'union d'Hercule et de Pyréné ; cet animal (sur lequel je reviendrai) disparaît de quasiment toutes les autres versions du mythe. C'est aussi à Bertrand Hélie que l'ont doit l'identification de la grotte de Lombrives avec le palais du roi Bébryx. Il est à ce titre responsable d'un « glissement vers l'Ouest » du mythe de Pyréné (initialement localisé dans la partie extrême-orientale de la chaîne) ; glissement que les auteurs modernes et contemporains vont, pour la majorité d'entre eux, accentuer, de sorte que cette légende semble mieux connue aujourd'hui dans les Pyrénées centrales que dans les Pyrénées orientales.

³⁶ Cf. Vessey, 1973, p. 240-246.

³⁷ Pour la datation des *Punica*, cf. Wistrand, 1956.

³⁸ Méconnaissant la chronologie relative de l'*Histoire Naturelle* et des *Punica*, M. Chalou et M. Gayraud (1980, p. 38-39) se fourvoient totalement à propos de Silius.

que tous deux se sont référés à une source commune³⁹. Quelle peut être cette source ? Au terme d'une analyse serrée du passage de Pline concerné, L. Deschamps a proposé avec un haut degré de vraisemblance le passage des *Antiquités Humaines* de Varron consacré à la péninsule ibérique⁴⁰ : en effet, juste avant de mentionner la légende de Pyréné, Pline vient de citer Varron comme sa source pour l'origine étymologique et mythique des noms de pays de Lusitanie et d'Espagne, et il y a de fortes chances que son allusion à Hercule et Pyréné procède du même passage de Varron sur les origines légendaires des toponymes ibériques. Varron devait donc donner de ce mythe un récit complet qui est à l'origine à la fois de la brève (et dédaigneuse) mention de Pline et de la réécriture épique qu'en fait Silius⁴¹. D'où Varron tenait-il lui-même cette légende ? Probablement de sources grecques, de géographes ou mythographes, mais on ne peut guère en dire plus. On a parfois avancé le nom de Timée de Tauroménion, au motif que cet historien grec du III^e s. av. J.-C., connu pour puiser une part importante de ses informations dans un matériau légendaire, passait pour avoir décelé des traces d'Hercule un peu partout⁴² ; on a même proposé de remonter, en amont de Timée, à Hérodote d'Héraclée, mythographe du Ve s. auteur d'une *Histoire d'Héraclès*, qui s'intéressait précisément aux origines mythiques des lieux géographiques⁴³ : cet auteur pourrait dès lors être le premier à avoir retranscrit par écrit une légende d'Hercule et de Pyréné qui jusqu'alors ne circulait que par transmission orale, mais comme son œuvre (tout comme celle de Timée) est perdue, cela reste invérifiable et hypothétique. Quoi qu'il en soit, la caution des encyclopédistes, Pline et surtout Varron, nous permet de dégager un « noyau principal » du récit qui ne doit rien à l'imagination de Silius : l'idée d'une union d'Hercule, de passage dans la région extrême-orientale des Pyrénées, avec une héroïne locale du nom de Pyréné⁴⁴. Et surtout, nous avons quitté le domaine des poètes post-virgiliens pour entrer dans celui des érudits de la fin de la République romaine, acharnés à recueillir les légendes locales. Tout nous invite dès lors à rattacher le mythe d'Hercule et Pyréné au cycle des légendes élaborées dans la foulée de la colonisation grecque en Méditerranée occidentale, à partir du VI^e s. av. J.-C., sous la forme d'épisodes secondaires greffés sur le voyage retour d'Hercule ramenant les bœufs de Geryon⁴⁵.

Ces légendes, d'origines et d'époques probablement différentes, suivent deux schémas principaux. Dans certains cas, Hercule affronte des personnages malfaisants occupant les lieux traversés : c'est le cas des brigands ligures de la Crau, dont il vient à bout en les bombardant de pierres envoyés par Jupiter (Strab., IV, 1, 7⁴⁶) ou du berger-monstre Cacus, qui, sur le territoire futur de Rome tente de lui voler ses bœufs (Liv., I, 7; Virg., *Aen.*, VIII, 184-279). Mais dans la plupart des cas, il s'unit à une princesse locale, donnant naissance à un personnage éponyme du peuple de l'endroit : on pense au mythe de l'union d'Héraclès avec Celtiné (princesse gauloise qui aurait forcé Hercule à s'unir à elle en échange de l'indication de l'endroit où elle avait caché les bœufs de Géryon⁴⁷), d'où naît Celtos, héros éponyme des Celtes ; dans le même ordre d'idées, on peut citer la légende de Némausus, fondateur de

³⁹ Le *traduntur* de Pline, confirme qu'il s'agit dans son esprit d'une tradition relativement ancienne, et non d'une forgerie poétique récente.

⁴⁰ Deschamps, 2000.

⁴¹ Sur Varron comme source de Silius en général, voir Nicol, 1936, p. 163-166.

⁴² Cf. Fabre, 1981, p. 326-327.

⁴³ Cf. FABRE, *ibid.*

⁴⁴ C'est là le maximum que l'on peut tirer du (trop) bref résumé par Pline du récit de Varron, que l'on ne peut malheureusement pas confronter avec Silius pour démêler la part exacte d'invention de ce dernier.

⁴⁵ Sur ce mythe en général, voir C. Jourdain-Annequin, *Héraclès aux portes du soir*, Paris-Besançon, 1989.

⁴⁶ Strabon cite en fait un passage du *Prométhée délivré* d'Eschyle.

⁴⁷ Cf. Parthenios de Nicée, *Narrat.*, 30.

Nîmes, né dans des circonstances analogues⁴⁸, de même que Galatès, fils d'Héraclès et d'une princesse de l'Est de la Gaule et ancêtre des Galates⁴⁹ ; en continuant vers l'Italie, on trouve la légende de Pallas, fils d'Hercule et de la fille d'Evandre et fondateur du Palatin⁵⁰, ou celle de Latinus, éponyme du peuple latin et fils de Lavinia, elle-même issue des amours d'Hercule et de la fille de Faunus⁵¹. La plupart du temps, le récit étiologique crée de toutes pièces un personnage mythique éponyme ; mais parfois, il réutilise et réinterprète une ancienne divinité locale supplantée par le culte d'Héraclès (cas de Cacus⁵²). On remarque en outre que ces mythes de colonisation empruntent volontiers des schémas ou des motifs narratifs à des mythes grecs préexistants : l'histoire de Celtiné dissimulant les bœufs de Géryon pour forcer Hercule à s'unir à elle est manifestement inspirée par une légende analogue, certainement antérieure, circulant dans les colonies grecques d'Asie Mineure : celle d'Héraclès et de la femme-serpent Echidna, dont l'union aurait donné naissance à trois fils dont Scythès, le héros éponyme du peuple Scythe (Hérodote, IV, 9-10). De même, il est bien connu que la ruse de Cacus tirant les bœufs à reculons par la queue pour dérouter Hercule dans sa recherche des traces est un emprunt à la légende du jeune Hermès déroband les vaches du Soleil⁵³.

Si la légende de Pyréné est bien issue d'un mythographe grec antérieur à Varron qui aurait mis en forme à sa manière une légende locale, il devrait être possible de retrouver, dans la trame générale du récit que nous donne Silius (qui, on l'a dit, n'a pas pu tout inventer) l'influence de mythes grecs préexistants. Or précisément, la ligne globale du récit silien présente de troublantes analogies avec un mythe grec peu connu, celui de Syléus, tel qu'il est rapporté par le mythographe Conon dans ses *Histoires*, 17⁵⁴ : Héraclès, après avoir tué Syléus, vigneron-brigand du mont Pélion, s'éprend de sa fille et l'épouse ; mais la jeune femme meurt de chagrin pendant une absence trop longue du héros : celui-ci, revenant au moment des funérailles, tente de se jeter sur le bûcher mais en est empêché par l'assistance ; après son départ, la sépulture devient un sanctuaire dédié au héros⁵⁵. Les analogies avec l'histoire de Pyréné sautent aux yeux, d'autant qu'Hercule est en jeu dans les deux cas. J'émetts donc l'hypothèse que c'est ce mythe qui a servi, à un moment quelconque de l'élaboration de la légende de Pyréné, de modèle principal à un mythographe grec pour l'essentiel de la trame narrative.

La princesse locale séduite par Hercule, le chagrin et la mort de l'héroïne en l'absence de son bien-aimé, le deuil de ce dernier à son retour et les funérailles pathétiques de la malheureuse pourraient donc bien appartenir à une strate pré-varronienne (et donc pré-silienne) de l'élaboration du mythe par les auteurs grecs. Qu'en est-il des autres éléments du récit de Silius, qui ne font pas partie de ce noyau principal ? Pour ce qui est de la fuite de Pyréné par crainte de la colère paternelle, on peut hésiter : cet élément était peut-être présent dans la version des mythographes, mais il a aussi bien pu être ajouté par Silius comme ingrédient dramatique, notamment sous l'influence d'Ovide, dont tout le texte du poète

⁴⁸ Cf. Parth. Nic. apud Staph. Byz. s. v. *Nemausus*.

⁴⁹ Cf. Diod. Sic., V, 24.

⁵⁰ Cf. Denys Hal., I, 32 sq., qui renvoie à Polybe.

⁵¹ Justin, XLIII, 1.

⁵² Cf. Liou-Gille, 1980, p. 18-66.

⁵³ Cf. *Hymne homérique à Hermès*, v. 76-78.

⁵⁴ Connue par un résumé d'époque byzantine issu de la Bibliothèque de l'archevêque de Constantinople Photius, l'œuvre de Conon est datée de la fin du Ier s. av. J.-C., mais recueille des traditions plus anciennes.

⁵⁵ Sur ce mythe, voir Chuvin, *La mythologie grecque*, Paris, 1992, p. 335-337.

flavien est fortement imprégné⁵⁶. Le fait est que le motif de la fille coupable s'enfuyant de chez elle pour éviter la colère de son père est présent dans les *Métamorphoses*, dans le mythe de Myrrha (X, 471 sq.) ; or, Silius s'est souvenu précisément de ce texte dans sa phrase conclusive vouant la malheureuse à la mémoire des siècles par le biais de l'éponymie (v. 440-441), qui rappelle fortement Ov., *Met.*, X, 501-502, à propos de Myrrha⁵⁷. D'autres motifs, au niveau du détail, trahissent à l'évidence une influence d'Ovide⁵⁸. Les récriminations de Pyréné contre son ingrat séducteur dans les v. 424, 429 et 433 rappellent celles d'Ariane abandonnée par Thésée dans les *Héroïdes* (X, 1, 55 sq.⁵⁹) et les lamentations de la nymphe Echo en butte à l'indifférence du jeune Narcisse dans les *Métamorphoses* (III, 393-394). Le détail pathétique de la nature répétant le cri douloureux d'Hercule (438-439) fait songer au récit de la mort d'Orphée dans les *Métamorphoses* (XI, 44-46). Au reste, le détail du héros « clamant dans le désert » le nom de sa bien-aimée rappelle Orphée clamant en vain le nom d'Eurydice dans les *Géorgiques* de Virgile⁶⁰ (IV, 525 sq.). On retrouve l'influence d'Ovide dans l'image d'Hercule « baignant de larmes » le corps démembré de Pyréné, qui a un parallèle dans l'évocation de Clymène pleurant son fils Phaéton⁶¹ (*Met.*, II, 339). En outre, le trait précieux et paradoxal de la beauté qui cause la perte de la jeune fille (v. 424) remonte directement à Ovide, *Met.*, II, 572 (« ma beauté fit mon malheur » déclare Coronis). A un niveau plus général, quelques traits de la version silienne ont pu être inspirés par le traitement ovidien du mythe de Leucothoé (*Met.*, IV, 214-255), qui présente des points communs avec celui de Syléus, à ceci près qu'il n'y est pas question d'Hercule : c'est ici Phébus qui séduit une jeune fille, Leucothoé ; son père la condamne ensuite à mort pour adultère en l'enfermant vivante dans un tombeau ; impuissant à la ramener à la vie, le dieu la transforme en la fleur nommée Héliotrope. Les points de contact avec la trame du mythe de Syléus sont assez nets : la vierge séduite par le dieu, sa mort en l'absence ce dernier, les honneurs funèbres rendus par son amant. C'est peut-être ce mythe voisin qui a donné à Silius l'idée d'introduire le motif de la crainte du courroux paternel dans son histoire de Pyréné, en y greffant le motif de la fuite peut-être emprunté à celui de Myrrha⁶². Le fait que Silius ait eu en tête la légende ovidienne de Leucothoé est confirmé par un possible écho ponctuel : l'attitude suppliante de Pyréné (431-432) se rapproche beaucoup de celle de Leucothoé (*Met.*, IV, 237-239).

En ce qui concerne la mort de Pyréné déchirée par les bêtes sauvages, j'inclinerais à y voir une invention de Silius liée à un effet d'« exotisme pyrénéen » et à un jeu de correspondances avec la trame historique. D'une part en effet, la sauvagerie, sous toutes ses formes, était considérée comme une caractéristique des Pyrénées dans la pensée romaine⁶³ : sauvagerie, des lieux, de la faune⁶⁴ et aussi des habitants⁶⁵. Il est possible que cet élément de

⁵⁶ Voir à ce propos Bruère, 1958, p. 480-481. Pour les autres intertextes, voir Spaltenstein, 1986, p. 231-234.

⁵⁷ Contaminé pour l'expression avec Virg., *Aen.*, VI, 234. L'influence de l'*Enéide* est aussi sensible au v. 433 (arrivée d'Hercule vainqueur) qui rappelle un peu *Aen.*, VII, 661 (rapprochement facilité par le contexte, puisqu'il est question chez Virgile d'un fils d'Hercule et d'une mortelle).

⁵⁸ Dès le vers introductif (III, 420), on est plongé dans une phraséologie formulaire topique de l'étiologie ovidienne (cf. *Fast.*, III, 733).

⁵⁹ Autre écho ovidien du mythe d'Ariane (mais des *Amores* cette fois), le motif érotico-élégiaque des *promissa* de l'amant oublieux (*Pun.*, III, 430 ; cf. Ov., *Am.*, I, 7, 15).

⁶⁰ Il y a sans doute aussi, dans tout ce passage, une influence de l'épisode d'Hercule pleurant la disparition d'Hylas dans les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, III, 565 sq. (cf. ASSO, 2001, p. 231-232).

⁶¹ Pour un écho ponctuel, cf. aussi Sil., 434-435 et Ov., *Trist.*, III, 9, 18.

⁶² Le motif de la fille coupable réduite à l'errance a un parallèle dans l'histoire de Byblis (*Met.*, IX, 640 sq.).

⁶³ Cf. Sén., *Phaedr.*, 69 ; Sil., *Pun.*, IX, 230 ; IV, 61 ; XIII, 699 ; XVII, 641.

⁶⁴ Cf. Avién., *Or. mar.*, 555.

bestialité ait été introduit par Silius pour ajouter à la tonalité farouche et inquiétante du récit. D'autre part, le récit que présente le poète flavien comporte des points de contact évidents avec la narration historique (au point que, n'était l'attestation de Pline l'Ancien, on pourrait soupçonner Silius de l'avoir inventé exprès). En effet, les deux chants précédents ont retracé le destin tragique de la cité espagnole de Sagonte, alliée de Rome, sauvagement attaquée par Hannibal et que les Romains n'ont pas pu secourir. Or il y a un parallèle manifeste avec le sort de Pyréné, chère à Hercule mais massacrée par les bêtes sauvages en l'absence de ce dernier. Le rapprochement est confirmé par un parallèle entre Rome et Hercule dans le reste de l'épopée⁶⁶, et par une assimilation récurrente d'Hannibal à une bête fauve⁶⁷. De plus, lors de la prise de Sagonte, Silius a montré Hercule pleurant son impuissance face à l'effondrement de sa chère cité (II, 475 sq.) comme il pleure ici face aux restes de Pyréné (III, 439, avec le même verbe *illacrimare*). Il y a en fait une correspondance à trois termes entre le mythe et l'histoire que le poète veut manifestement inviter ses lecteurs à établir : Hercule/Rome, Pyréné/ Sagonte et Hannibal/ les bêtes sauvages⁶⁸. Or comme Hercule et Pyréné sont des éléments de la version originelle du mythe, on peut soupçonner le troisième élément, les bêtes sauvages, d'avoir été ajouté pour parfaire le parallélisme avec l'histoire en offrant un correspondant à Hannibal dans le mythe.

Il y a enfin un élément que l'on peut presque à coup sûr attribuer à une invention de Silius : l'ébriété d'Hercule (*possessus mero*), qui vient en quelque sorte « excuser » le viol de Pyréné (423). Dans la tradition mythique, Hercule n'a nul besoin d'être sous l'emprise de la boisson pour « trousser » spontanément toutes les princesses qui passent à sa portée ! Il s'agit à l'évidence ici d'un détail pittoresque et vaguement apologétique d'invention tardive, dont on peut sans doute identifier la provenance directe : Silius a dû se souvenir de l'épisode d'Hercule et Cacus chez Tite-Live (I, 7, 5), où il est dit qu'Hercule était assommé par le vin et la nourriture (*cibo uinoque grauatum*) pour expliquer qu'il se soit laissé dérober ses bœufs si facilement.

Il y a cependant dans l'histoire que nous raconte Silius Italicus un détail étrange dont on ne trouve l'équivalent dans aucun des autres mythes relatifs aux conquêtes amoureuses d'Hercule : le serpent né de l'union de la princesse et du héros. C'est bien la seule et unique fois qu'Hercule engendre un serpent monstrueux, lui qui est plutôt habitué à les combattre⁶⁹ ! D'autant que cet animal, qui ne joue qu'un rôle indirect dans l'histoire en poussant Pyréné à la

⁶⁵ Cf. Liv., XXI, 30. Ajoutons que chez Silius, Bébryx est qualifié (par le biais de l'hypallage) de *saevius* (423) sans que rien dans le récit ne vienne illustrer cette disposition : sauvagerie topique des peuples pyrénéens encore une fois.

⁶⁶ Pour le détail de la démonstration, voir Bassett, 1966. Hannibal n'est qu'un imitateur dévoyé de l'héroïsme herculéen.

⁶⁷ Cf. I, 569 ; VII, 401-403 ; XI, 243-246.

⁶⁸ Pour un exposé plus détaillé de cette interprétation, voir Ripoll, 2006, p. 651-655. On trouvera cependant d'autres exégèses, fort peu convaincantes à mes yeux, chez Vessey, 1986, p. 332 et Augoustakis, 2003. Le premier propose une interprétation extrêmement confuse, où tout renvoie à tout et dans laquelle Hannibal s'identifie à la fois à Hercule et au serpent. Le second surévalue l'importance du motif du viol dans le récit de Silius pour en tirer l'idée d'une image d'Hercule délibérément ternie par le poète sur le plan moral : cette problématisation exagérée du viol de Pyréné dans un contexte de conte mythologique reflète davantage, à l'évidence, les préoccupations d'un universitaire américain contemporain que celles du poète latin et de ses lecteurs.

⁶⁹ Chez Virgile (*Aen.*, VII, 658), le fils d'Hercule Aventinus porte sur son bouclier l'image de l'Hydre affrontée par son père pour rappeler ce haut fait de la geste paternelle.

fuite par crainte de la colère paternelle, disparaît complètement par la suite⁷⁰. Le fait est que pour un poète porté sur le sentimentalisme romanesque de type ovidien comme Silius Italicus, le sentiment de la faute amoureuse et la crainte d'une colère paternelle découlant directement de cette dernière auraient pu suffire à motiver la fuite de Pyréné : dans le mythe ovidien de Leucothoé (dont Silius, on l'a vu, s'est inspiré), la dénonciation de la faute de sa fille suffit à provoquer la colère du père et le châtement de la coupable ; point n'était donc besoin d'aggraver cette faute par un enfantement monstrueux⁷¹. Ce détail bizarre du serpent a du reste choqué les lecteurs de Silius Italicus, au point que la plupart d'entre eux, à commencer par Bertrand Hélie, éliminent purement et simplement ce détail peu romanesque pour mettre au premier plan le seul ressort psychologique de la culpabilité morale⁷². La gratuité apparente de cet élément et son incongruité dans le contexte moralisant et psychologisant de la poésie du Premier Siècle donnent à penser que Silius ne l'a pas inventé, mais repris de sa source⁷³ : la bizarrerie est souvent un indice d'ancienneté. Ce serpent a évidemment suscité la curiosité de certains chercheurs, qui ont proposé d'y voir la trace d'un culte ancien lié à une déesse au serpent : ainsi l'archéologue toulousain Alexandre du Mège⁷⁴ a rapproché le texte de Silius d'un relief de marbre, probablement du XIIe s., de l'église d'Oô (Haute-Garonne) représentant une femme allaitant un serpent qui semble issu directement de son vagin⁷⁵. Il suggère de voir dans cette représentation la résurgence médiévale d'un type païen de déesse au serpent (symbole de fécondité ?), réinterprété par le Christianisme en allégorie de la luxure ; interprétation séduisante, mais hautement hypothétique, et manquant d'éléments de confirmation ! Mais il me semble qu'on peut proposer une autre hypothèse (qui n'est du reste pas forcément exclusive de la précédente). Il existe en effet dans la mythologie grecque une mère de serpents associée au cycle d'Hercule : la femme-serpent Echidna, mère de serpents monstrueux dont certains ont été affrontés par Hercule, comme l'Hydre de Lerne ou le Dragon des Hespérides. Cet enfantement monstrueux de Pyréné pourrait bien être un emprunt à la

⁷⁰ Il y a beaucoup d'autres serpents dans l'épopée de Silius (I, 285 sq. ; II, 584 ; VI, 146 sq.. XIII, 642 ; XV, 139), mais chacun d'eux intervient pour une raison spécifique et généralement indépendante des autres : il serait vain de chercher dans les *Punica* une symbolique unitaire du serpent à laquelle se rattacherait celui de Pyréné.

⁷¹ P. Asso (2001, p. 228) remarque que l'unique exemple d'enfantement d'un serpent par une femme dans la littérature classique se trouve dans les *Choéphores* d'Eschyle (527-551), où Clytemnestre rêve qu'elle donne le jour à un serpent : préfiguration évidente du rôle dramatique d'Oreste, son futur meurtrier. Chez Silius, le serpent ne joue aucun rôle comparable (ce n'est que très indirectement qu'il causera la mort de l'héroïne) ; on peut donc exclure que Silius ait emprunté ce détail à Eschyle pour donner une couleur tragique à son récit (ce que P. Asso, du reste, ne dit pas). Il n'y a pas non plus de rapport évident entre le serpent dont accouche Pyréné et les récits de prodiges rapportés par les prosateurs latins dans lesquels des femmes donnent naissance à des serpents (cf. Plin., *NH* VII, 34 ; *Obseq.*, 57 ; Tac., *Ann.*, XIV, 12) : le statut ominal de ces prodiges ne se retrouve absolument pas dans le récit de Silius. En fait, la femme accouchant d'un serpent est un vieux motif folklorique (cf. Asso, 2001, p. 228 n. 48) d'où découlent lointainement et indirectement les récits d'Eschyle, de Silius et des historiens, indépendamment les uns des autres.

⁷² Quant à ceux qui le conservent par « fidélité » à Silius Italicus, il arrive qu'ils le réinterprètent en imaginant, par la suite, un combat d'Hercule avec le serpent, plus ou moins assimilé à l'Hydre de Lerne : c'est le cas d'une carte postale pittoresque en vente dans la région d'Argelès-Gazost (Hautes-Pyrénées), où l'on voit Pyréné poursuivie par un serpent à sept têtes sur fond de Cirque de Gavarnie !

⁷³ Au reste, Silius, qui fait entendre une nuance d'incrédulité réprobatrice devant le fait qu'Hercule soit indirectement responsable de la mort de Pyréné (425), et qui cherche à « excuser » par l'ébriété le comportement quelque peu cavalier du héros (423), n'exprime pas la moindre parole d'étonnement face à la paternité monstrueuse de celui-ci ! Le poète « glisse » en fait sur ce *thauma* en évitant toute appréciation subjective, comme s'il s'agissait d'un donné mythique dont il ne sait que penser, mais qu'il n'ose tout de même pas éliminer par scrupule de fidélité envers ses sources.

⁷⁴ *Archéologie pyrénéenne*, Toulouse, 1860, p. 266-270.

⁷⁵ Cette sculpture se trouve au Musée des Augustins de Toulouse. On peut en voir une photographie dans le Catalogue du Musée (*Musée des Augustins. Guide des collections. Sculptures romanes*, Toulouse, 1998, p. 104-105).

figure mythique d'Echidna plus ou moins destiné, à l'origine, à exprimer la sauvagerie typique des peuples pyrénéens aux yeux des premiers colons grecs. Mais on s'attendrait évidemment à ce qu'Hercule affronte le monstre, et non à ce qu'il l'engendre⁷⁶ ! En fait, tout se passe comme si le mythographe qui a, le premier, retranscrit la légende d'Hercule et Pyréné sous la forme d'un récit unitaire, avait tant bien que mal « cousu » ensemble deux versions concurrentes du mythe : une, plus ancienne, dans laquelle Hercule affrontait un serpent né d'une femme, et une autre, plus récente, contemporaine d'une phase d'affermissement de la colonisation grecque, où l'on retombe sur le schéma plus « classique » de l'union du héros avec la princesse locale. Le glissement a pu être facilité par la version rapportée par Hérodote de l'origine des Scythes, dans laquelle Hercule s'unit à la femme-serpent Echidna (mais pour donner naissance à des enfants humains) ; cela est confirmé par le fait que ce même mythe d'Hercule et Echidna a aussi inspiré, dans le contexte gaulois, un élément du mythe d'Hercule et Celtiné⁷⁷, comme nous l'avons vu plus haut. Le serpent enfanté par Pyréné est donc resté ici comme un souvenir de la version première du mythe, d'où cette version « bâtarde » (à tous les sens du terme) dans laquelle Hercule se trouve endosser malgré lui la paternité d'un monstre ! Certains poètes gascons de la Renaissance, comme Géraud Dastros et Guillaume Ader, iront pour leur part jusqu'au bout de la logique de substitution, en donnant à Hercule et Pyréné un fils humain dont ils feront l'ancêtre mythique des Gascons⁷⁸, mais Silius et ses prédécesseurs se sont arrêtés en quelque sorte à mi-chemin.

On voit peu à peu se dessiner, avec toute la prudence qu'implique une reconstruction aussi hypothétique, une genèse possible de la légende de Pyréné :

- Une première élaboration du mythe par les colons grecs entre le VI^e et le Ve s., mettant en avant la sauvagerie des Pyrénées à travers un récit partiellement emprunté au mythe d'Echidna et confrontant le héros civilisateur Hercule à un serpent né d'une femme indigène (peut-être en partie serpentiforme elle aussi).

- L'apparition d'une seconde légende concurrente de la première, élaborée dans un contexte plus apaisé (quelque part entre le Ve et le III^e s⁷⁹.) et reprenant un schéma plus banal et bien attesté par ailleurs : l'union d'Hercule avec la princesse locale (le souvenir mythique de l'union d'Hercule et d'Echidna assurant la transition entre les deux).

- Peu après ou simultanément (probablement au III^e s.), la mise en forme par un érudit alexandrin de la tradition légendaire sous la forme d'un récit unitaire inspiré pour l'essentiel du mythe de Syléus, dont la couleur sombre et pathétique permet de conserver un peu de l'ambiance inquiétante du mythe d'origine (encore présent à travers le détail résiduel du serpent).

- La transmission de ce mythe par divers relais (dont peut-être Timée) jusqu'à Varron, avec éventuellement des enjolivements de détail impossibles à identifier précisément.

- La réécriture par Silius de ce mythe vers 83 ap. J.-C., avec l'ajout de traits pathétiques et sentimentaux à la manière d'Ovide et un effort d'adaptation à la trame historique des *Punica*.

Mais tout cela ne nous explique toujours pas d'où peut venir le nom de Pyréné, et surtout, quelle peut être l'origine de ce personnage : ancienne divinité locale « déchue » comme Cacus, ou pure invention d'un mythographe à partir d'un toponyme préexistant, suivant une logique

⁷⁶ C'est le parti qu'a suivi, dans sa réécriture très personnelle du mythe, le rédacteur anonyme de la carte postale mentionnée plus haut.

⁷⁷ Il s'agit de la ruse de la femme (vol des bœufs) pour contraindre Hercule à s'unir à elle.

⁷⁸ Cf. P. Bec, *Le siècle d'or de la poésie gasconne*, Paris, 1997, p. 167 n. 1.

⁷⁹ Je prends comme « fourchette » les dates respectives d'Hérodote d'Héraclée et de Timée, mais il ne faut pas exclure, bien entendu, une date plus basse.

analogue à celle des mythes de Celtos ou de Galatès ? C'est à tenter d'éclaircir ce dernier problème que je vais à présent m'attacher.

*

Le moment est venu de signaler, comme je l'ai laissé entendre plus haut, que ce nom de Pyréné n'est pas unique dans **la mythologie**. Il existe en effet en Grèce au moins deux mythes, probablement antérieurs à la phase de colonisation grecque en Méditerranée occidentale, qui mettent respectivement en jeu une autre Pyréné ainsi qu'un Pyrénéus. Je passe plus rapidement sur le second, qui ne présente aucune autre analogie avec « notre » Pyréné qu'une relative homonymie, et dont Ovide nous a transmis la légende⁸⁰ (*Met*, V, 273-293) : roi de Daulis, en Grèce centrale, il avait tenté de faire violence aux Muses qui s'étaient réfugiées chez lui lors d'un orage ; mais celles-ci s'étant envolées pour lui échapper, il se brisa le crâne en sautant du toit de son palais pour les attraper. Aucun rapport, on le voit, avec la légende pyrénéenne. Le cas de celle que j'appellerai la « Pyréné grecque » (par opposition à la « Pyréné pyrénéenne ») est plus intéressant. C'est elle qui, des œuvres du dieu Arès, aurait enfanté le roi de Thrace Diomède, propriétaire des juments anthropophages, et qui aurait aussi (s'il s'agit bien de la même Pyréné) donné naissance au brigand Cycnos de Macédoine (cf. Apollod., *Bibl.*, II, 5, 8 et 5, 11) : deux redoutables rejetons, tous deux grands massacreurs de voyageurs, et surtout, tous deux affrontés et éliminés par Hercule. Certes, ces histoires n'ont pas grand-chose à voir à première vue avec le récit de Silius, mais la coïncidence est tout de même troublante : il y a bel et bien deux Pyrénés dans la geste d'Hercule, aux deux extrémités du bassin méditerranéen ! Et si l'on accepte l'idée que dans la première version de la légende pyrénéenne, cette Pyréné était la mère d'un monstre affronté par Hercule, l'analogie est encore plus forte. Il paraît dès lors difficile de croire que cette homonymie soit entièrement due au hasard, et en particulier, que le nom de la Pyréné occidentale puisse recevoir une explication étymologique autonome totalement indépendante du nom de la Pyréné grecque, qui lui est certainement antérieure. En fait, l'hypothèse qui s'impose est celle d'un emprunt du nom de l'héroïne grecque, au moment de l'élaboration de la légende occidentale, pour baptiser l'héroïne pyrénéenne. Mais si c'est ce nom-là qui a été emprunté et pas un autre, c'est sans doute parce qu'il ressemblait à un mot indigène d'usage local entendu par les Grecs à leur arrivée sur la côte roussillonnaise. En d'autres termes, l'explication étymologique par la racine celtique ou protoceltique est insuffisante si l'on considère que « Pyréné » est la transposition directe par les Grecs d'un mot indigène : cela n'explique pas la surprenante homonymie avec la mère de Diomède et de Cycnos qui, elle, n'a rien à voir avec la région pyrénéenne. En revanche, tout s'explique si l'on admet que ce nom procède indirectement du mot indigène par l'intermédiaire du nom grec : les Grecs ont choisi ce nom à la fois parce qu'il ressemblait au mot indigène entendu et parce qu'il avait un « sens » pour eux en grec, puisque c'était celui d'un personnage de leur mythologie⁸¹. On serait donc en face d'un « rhabillage » hellénique d'un nom indigène local, phénomène bien connu par ailleurs : les Grecs n'hésitaient pas, on le sait, à remplacer des toponymes indigènes par des noms grecs de consonance voisine plus signifiants pour eux⁸².

⁸⁰ M. Chalon et M. Gayraud (1980, p. 38-39) essaient d'établir des parallèles entre ce mythe et la légende de Pyréné chez Silius pour suggérer que ce dernier aurait entièrement inventé sa légende à partir d'Ovide, mais la démonstration n'est rien moins que convaincante.

⁸¹ Mon investigation laisse assurément dans l'ombre une question : le sens étymologique originel du nom de la « Pyréné grecque » (et aussi de Pyrénéus). Je n'ai donc fait que déplacer le problème ; mais je pense avoir montré que ce problème n'est pas forcément pertinent pour expliquer l'origine historique du nom des Pyrénées, qui constitue l'essentiel de mon propos.

⁸² Nous avons cité plus haut le cas des *Uxsubii* / Oxybiens de Polybe.

Or il est évident que ce processus de transfert du nom de l'héroïne grecque vers le nom de la montagne occidentale a dû s'effectuer tout naturellement si ce toponyme indigène était déjà senti comme un anthroponyme. En d'autres termes, si les Grecs ont songé à emprunter le nom d'une héroïne de leur mythologie pour rebaptiser une montagne d'occident, c'est sans doute parce que cette montagne était déjà associée localement à une figure féminine susceptible de recevoir ce nom et de devenir la « Pyréné d'Occident ». Cela explique dès lors que cet épisode de la geste herculéenne soit bien centré sur l'héroïne éponyme, et non sur un personnage masculin issu d'elle (qu'il s'agisse d'un adversaire d'Hercule ou d'un de ses fils humains comme dans les autres mythes occidentaux). Cela explique aussi, par voie de conséquence, que le nom gréco-latin de cette montagne ait gardé son genre féminin en passant de l'anthroponyme au toponyme, ce qui reste une singularité. Au reste, comme le remarque L. Deschamps⁸³, il n'est pas certain que dans les occurrences de ce nom chez les auteurs latins notamment, celui-ci ne soit pas senti comme un anthroponyme à part entière plutôt que comme une simple métonymie : quand Tibulle (I, 7, 9) cite Pyréné comme témoin de ses exploits guerriers chez les Tarbelles, quand Silius (IX, 230) parle de « la sauvage Pyréné » envoyant ses guerriers⁸⁴, il y a peut-être là le souvenir d'une figure féminine de nature plus ou moins divine spécifiquement attachée aux montagnes pyrénéennes dans l'imaginaire des Anciens.

On voit bien quel est le dernier élément du puzzle qui nous manque pour que l'ensemble forme un tout cohérent : la déesse locale dont les Grecs auraient recueilli le nom indigène et qu'ils auraient rebaptisée, en raison de la similitude phonique, du nom de Pyréné, avant d'en faire l'héroïne d'un épisode de la geste herculéenne suivant le processus que j'ai tenté de mettre en lumière plus haut. Cette hypothèse se heurte à l'absence d'attestation épigraphique d'une divinité portant un nom de ce genre dans les Pyrénées orientales, mais peut néanmoins s'autoriser de quelques vraisemblances. Il faut toutefois envisager deux hypothèses, comme nous l'avons vu plus haut en envisageant les étymologies indo-européennes : une divinité des montagnes ou une divinité des passages.

Qu'il ait existé un culte à une déesse des montagnes ou à la montagne divinisée sous le nom de *Biren* ou *Piren* (ou quelque chose d'approchant) est tout à fait possible : on trouve dans d'autres endroits des Pyrénées des cultes de ce type. Une inscription de Cardeillac (Ariège) est dédiée « *Arpenino deo* » (CIL XIII, 167 = Dessau 4518) : on a suggéré de voir dans ce dieu Arpeninus une mauvaise prononciation de la racine *alp-* qui désigne des pâturages de haute montagne⁸⁵, et donc, une représentation divinisée des Pyrénées elles-mêmes. Notre Pyréné pourrait bien être, à l'origine, une déesse des montagnes.

Mais l'idée d'une déesse des passages a aussi des arguments en sa faveur⁸⁶. En effet, on sait que le secteur du cap Béar a été le siège, à l'époque grecque, d'un culte à Aphrodite⁸⁷,

⁸³ 2004, p. 108.

⁸⁴ Cf. aussi *Pun.*, XVII, 641 ; XV, 791 : XV, 451 et Sén., *Phaedr.*, 69.

⁸⁵ ... en vertu duquel les Pyrénées sont parfois appelées *Alpes* chez les auteurs latins (cf. Sil., *Pun.*, II, 333). Le village d'Alp près de Puigcerda ainsi que le Puig d'Alp, en Catalogne espagnole, garderaient la trace de ce mot d'origine préceltique, peut-être ligure. Notons que là encore, les Anciens réinterprétaient ce toponyme à leur manière en le resémantisant : certains grammairiens latins (Paul-Fest, 4) en attribuent l'origine à une prononciation typiquement sabine du mot latin *album*, « blanc », et le mettent en relation avec les neiges des hauts sommets (cf. L. Deschamps, 2004, p. 102).

⁸⁶ Je m'appuie notamment ici sur L. Deschamps, 2004, qui s'inspire en partie des suggestions de Jannoray, 1953 sur l'existence possible à Port-Vendres d'un culte indigène à une divinité locale devenue à l'époque grecque Aphrodite *Pyrenia*.

⁸⁷ Cf. Strab., IV, 1, 3 ; 1, 6.

auquel a succédé à l'époque romaine le culte de Vénus qui a donné son nom à Port-Vendres⁸⁸ : au reste, cet endroit est appelé par les Anciens tantôt le promontoire ou le port de Vénus (Plin., *N. H.*, III, 22 ; Mela, II, 84), tantôt le sommet de Pyréné (Avién., *Or. mar.*, 553), et la même ambivalence toponymique existe à propos de son symétrique occidental, le cap Higuer au pays basque⁸⁹ (où l'on a même retrouvé les vestiges de temples dédiés à Vénus, ce qui à Port-Vendres n'est pas le cas⁹⁰). Si ces deux noms apparaissent interchangeable, il est possible que le culte d'Aphrodite-Vénus, protectrice des voyageurs et des marins, ait pris la succession d'une divinité locale des passages, ce qui aurait facilité la transition. Mais tout cela reste aussi hypothétique que la thèse précédente.

Alors, divinité des passages, ou divinité des montagnes ? La configuration des Albères où est ancré le mythe de Pyréné (notamment par la mention chez Silius du légendaire Bébryx, roi éponyme des Bébryces) autorise, on l'a dit, les deux hypothèses. Retenons en tout cas que le rapprochement du toponyme indigène avec le nom d'une héroïne grecque d'une part, et d'autre part, l'élaboration d'une légende centrée spécifiquement sur une héroïne locale dont le nom a directement donné lieu à un toponyme, sont deux processus parallèles qui ont pu être grandement facilités par l'existence d'un culte à une déesse locale. Celle-ci aurait ainsi subi, à la suite de la colonisation grecque, une triple métamorphose : sur le plan onomastique (rebaptisée d'après la Grecque Pyréné), sur le plan mythique (incorporée à la geste d'Hercule et réinterprétée d'après divers modèles mythiques tels qu'Echidna et la fille de Syléus), et sur le plan cultuel (supplanteée par Aphrodite avant de l'être par Vénus).

J'émetts donc l'hypothèse que les premiers colons grecs de la côte roussillonnaise ont recueilli sur place le nom indigène (commençant par *bir-*, *pir-* ou *per-*) d'une divinité locale honorée dans le secteur du Cap Béar ; ils ont trouvé à ce nom, inconnu pour eux, une certaine ressemblance avec celui d'une héroïne de leur mythologie, plus ou moins liée au cycle d'Hercule dans lequel ils voyaient justement un précurseur mythique de leur entreprise. Ils ont donc, d'une part, substitué ce nom grec au nom indigène, et c'est ainsi que la déesse des montagnes ou des passages est devenue Pyréné, donnant du même coup à cette chaîne de montagnes ce nom d'allure si grecque qu'elle porte encore de nos jours. Ils en ont fait, d'autre part, l'héroïne d'un épisode nouveau de la geste herculéenne, en s'inspirant de mythes grecs exprimant l'image, ou plutôt les images successives que les Grecs se sont faites de ce pays et de leur propre entreprise de colonisation. Ajoutons pour finir que l'hypothèse d'un emprunt du nom de la Pyréné grecque nous fournit du même coup un chaînon de la genèse imaginative du mythe. Cette Pyréné grecque étant la mère de personnages malfaisants affrontés par Hercule, cela a pu faciliter l'élaboration d'une « première version » du mythe pyrénéen dans laquelle la Pyréné occidentale enfantait une créature monstrueuse affrontée par le héros : le lien imaginaire avec le mythe d'Echidna est ainsi assuré.

*

Les suggestions que je viens de développer présentent, on l'a vu, un caractère largement hypothétique. Elles ont toutefois l'avantage de résorber un maximum d'anomalies dans un dossier qui en comporte un grand nombre ; citons pêle-mêle : le genre féminin du toponyme

⁸⁸ Cf. Mela, II, 5, 84 Plin., *N. H.*, III, 30 ; Ptol., II, 10, 1. Voir à ce sujet Castellvi, Descamps et Salvat, 2006, p. 38-41.

⁸⁹ Promontoire de Pyréné chez Pline (*N. H.*, III, 30 ; XXXVII, 37) ; sommet de Vénus chez Aviénus (*Or. mar.*, 158).

⁹⁰ L'emplacement présumé de ce temple disparu pourrait être non pas le Cap Béar proprement dit, mais plutôt le Fort du Fanal, à l'entrée Nord du port actuel (cf. Castellvi, Descamps et Salvat, 2006, p. 40-41).

montagnard, la coïncidence entre les « deux Pyrénées », l'insuffisance des explications étymologiques, les bizarreries de la version mythique. Je me suis surtout efforcé de démontrer que le récit légendaire ne devait pas être écarté *a priori* au profit d'explications étymologiques apparemment plus rationnelles, mais que la solution du problème pouvait être cherchée, comme souvent, dans une combinaison de la mythologie et de l'étymologie.

Bibliographie

- ASSO, P., 2001, Passione eziologica nei *Punica* di Silio Italico : la morte di Pirene, *AION* 23, p. 215-232.
- AUGOUSTAKIS, A., 2003, *Lugendam formae sine uirginitate reliquit* : Reading Pyrene and the Transformation of Landscape in Silius' *Punica* 3, *AJP*, p. 233-257.
- BASSETT, E. L., 1966, Hercules and the Hero of the *Punica*, dans *The Classical Tradition. Literary and Historical Studies in Honor of H. Caplan*, Ithaca-New York, p. 258-273.
- BRUÈRE, R. T., 1958, *Color Ovidianus* in Silius, *Punica*, 1-7, dans *Ovidiana. Recherches sur Ovide*, Paris.
- CASTELLVI, G., DESCAMPS, C. et SALVAT M., 2006, Port-Vendres dans l'Antiquité : mouillage entre Gaule et Hispanie, dans *L'Albera. Terre de passage, de mémoires et d'identités. Actes du colloque de Banyuls-sur-Mer, 3-4 mai 2005*, Perpignan, p. 37-47
- CHALON, M. et GAYRAUD, M., 1980, Géographie de la partie occidentale des Pyrénées chez les auteurs antiques, dans *Conflent, Vallespir et montagnes catalanes*, Montpellier, p. 37-50.
- CHERPILLOD, A., 1986, *Dictionnaire étymologique des noms géographiques*, Paris-New York-Barcelone-Milan-Sao Paulo-Mexico.
- DELAMARRE, X., 1984, *Le vocabulaire indo-européen. Lexique étymologique thématique*, Paris.
- DEROY, L. et MULON, M., 1992, *Dictionnaire des noms de lieux*, Paris.
- DESCAMPS, L., 2000, Les fragments des *Antiquités Humaines* de Varron concernant la péninsule ibérique, dans *Hommages à Carl Deroux*, Bruxelles, vol. II, p. 142-151.
- DESCAMPS, L., 2004, L'image des Pyrénées dans la littérature latine, dans *Actes du XXXVII^e congrès de l'APLAES (Pau, 23, 24 et 25 mai 2003)*, Pau, p. 101-113.
- FABRE, P., 1981, *Les Grecs et la connaissance de l'Occident*, Lille.
- JANNORAY, J., 1953, art. *Portus Veneris*, dans Pauly-Wissowa, *RE* XXII, 1, p. 417.
- LEMOINE, J., 1974, *Toponymie du Languedoc et de la Gascogne. Contribution à l'histoire du Midi pyrénéen*, Paris.
- LIU-GILLE, B., 1980, *Cultes héroïques romains. Les fondateurs*, Paris.
- Moret P. 2006, La formation d'une toponymie et d'une ethnonymie grecques de l'Ibérie: étapes et acteurs, dans *La invencion de una geografia de la Peninsula Iberica. I. La perioda republicana*, G. Cruz Andreotti, G. Le Roux, P. Moret eds., Malaga-Madrid, p. 39-76.
- NICOL, J., 1936, *The Historical and Geographical Sources used by Silius Italicus*, Oxford.
- OLDFATHER, C. H., 1961, *Diodor of Sicily*, Cambridge Mass.-London.
- RICO, Chr., 1997, *Pyrénées romaines. Essai sur un pays de frontière (III^e siècle av. J.-C. – IV^e s. ap. J.-C.)*, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 14, Madrid.
- RIPOLL F., 2006, La légende de Pyréné chez Silius Italicus (*Punica*, III, 415-440), dans *Aere perennius. Hommage à Hubert Zehnacker*, Paris, p. 643-656.

- ROPIOT, V., 2007, La plaine du Roussillon à l'âge du Fer dans la littérature antique, dans J. Kotarba (dir.), *Carte archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales*, Paris, p. 80-85.
- SERGENT, B., 1988, Les premiers Celtes d'Anatolie, *REA* 90, p. 329-358.
- SPALTENSTEIN, F., 1986, *Commentaire des Punica de Silius Italicus (livres 1 à 8)*, Genève.
- VESSEY, D. W. T. C., 1973, The Myth of Falernus in Silius, *Punica* 7, *CJ* 68,, p. 240-246.
- VESSEY, D. W. T. C., 1982, The Dupe of Destiny : Hannibal in Silius' *Punica* III, *CJ* 77, p. 320-325.
- WISTRAND, E., 1956, *Die Chronologie der Punica des Silius Italicus*, Göteborg.